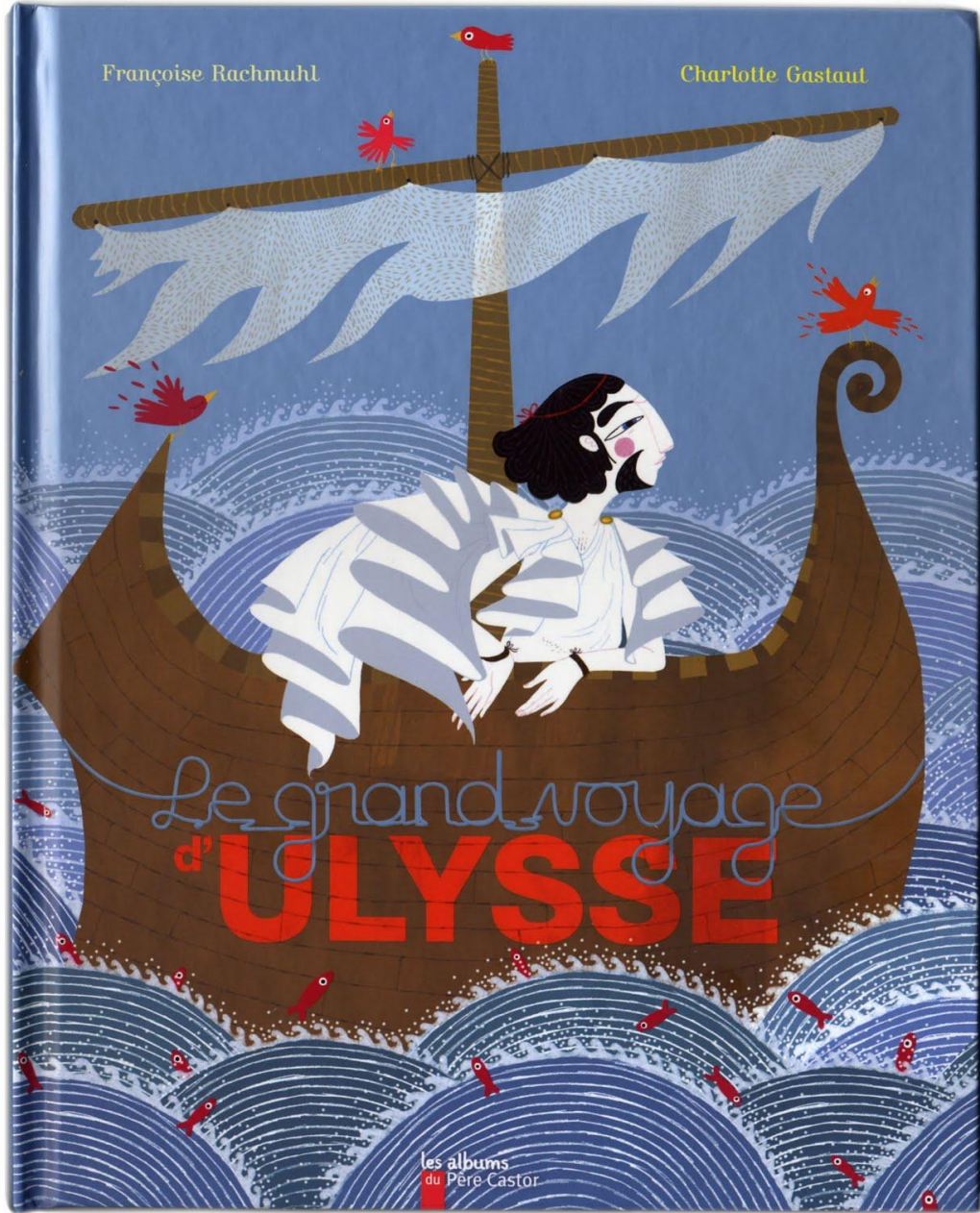


Françoise Rachmuhl

Charlotte Gastaut



Le grand voyage
d'**ULYSSE**

les albums
du Père Castor



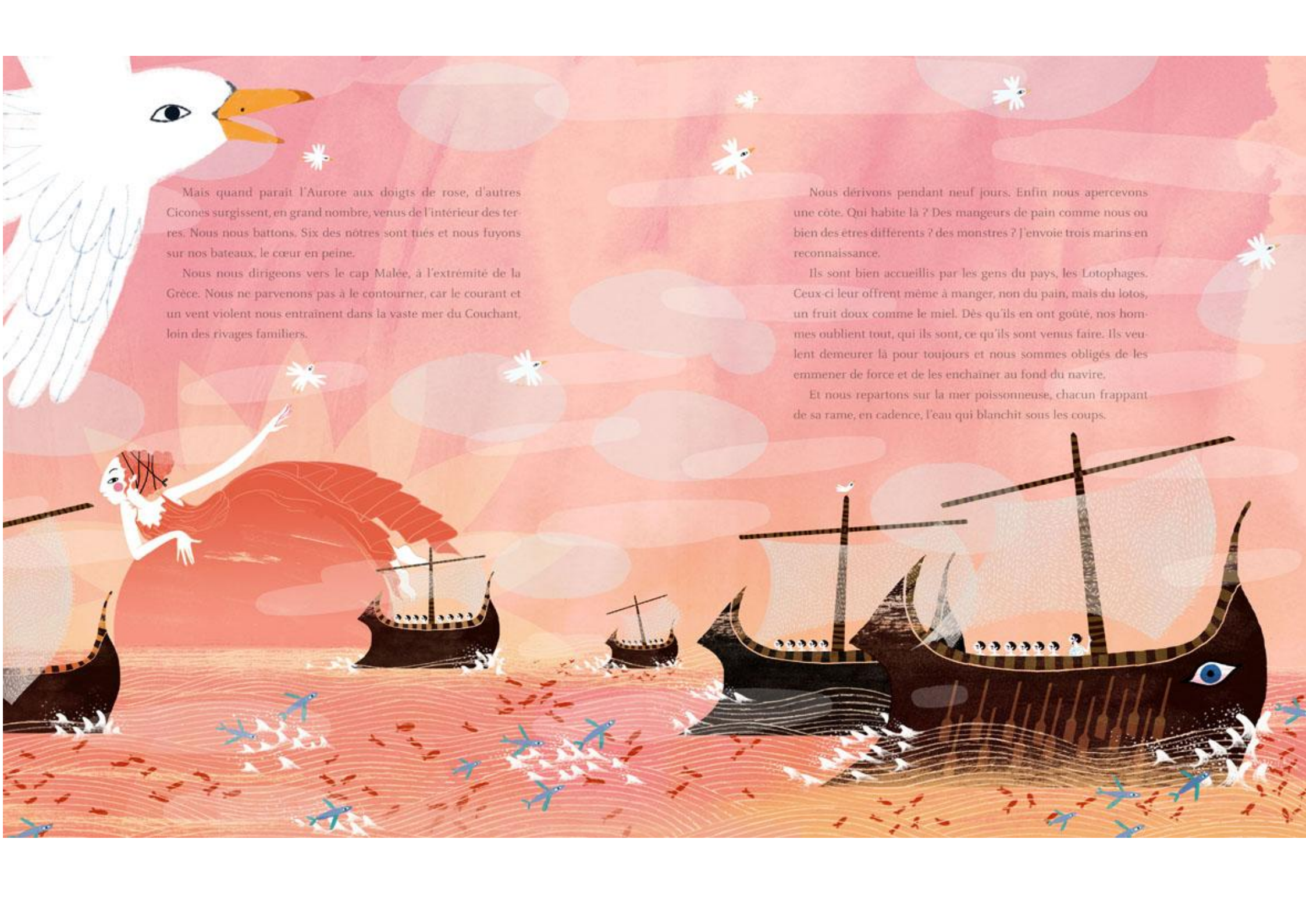
Le pays des Cicones et des lotophages

La guerre de Troie est terminée. Après dix ans de combats terribles, nous, les Grecs, nous avons gagné. Chacun de nous n'a plus qu'un désir : retourner dans son pays.

Et moi, Ulysse, l'homme aux mille ruses, moi aussi je veux m'en aller le plus vite possible ; je veux retrouver Ithaque, mon île. Là-bas m'attendent Laërte, mon vieux père, Pénélope, ma femme, et mon fils Télémaque, qui n'était qu'un bébé quand je suis parti à la guerre.

Je quitte avec joie les ruines encore fumantes de la ville de Troie et pars avec mes hommes, à la tête de douze vaisseaux.

D'abord le vent nous pousse vers le pays des Cicones. Devant nous s'élève une ville. Nous entrons dans ses murs, venons facilement à bout de ses habitants. Nous prenons comme butin de guerre tout ce que nous pouvons emporter. De peur de représailles, je demande à mes hommes de repartir aussitôt. Ils refusent et passent la nuit à boire et à se régaler des bœufs et des moutons volés, qu'ils font rôtir à la broche.



Mais quand paraît l'Aurore aux doigts de rose, d'autres Cicones surgissent, en grand nombre, venus de l'intérieur des terres. Nous nous battons. Six des nôtres sont tués et nous fuyons sur nos bateaux, le cœur en peine.

Nous nous dirigeons vers le cap Malée, à l'extrémité de la Grèce. Nous ne parvenons pas à le contourner, car le courant et un vent violent nous entraînent dans la vaste mer du Couchant, loin des rivages familiers.

Nous dérivons pendant neuf jours. Enfin nous apercevons une côte. Qui habite là ? Des mangeurs de pain comme nous ou bien des êtres différents ? des monstres ? J'envoie trois marins en reconnaissance.

Ils sont bien accueillis par les gens du pays, les Lotophages. Ceux-ci leur offrent même à manger, non du pain, mais du lotos, un fruit doux comme le miel. Dès qu'ils en ont goûté, nos hommes oublient tout, qui ils sont, ce qu'ils sont venus faire. Ils veulent demeurer là pour toujours et nous sommes obligés de les emmener de force et de les enchaîner au fond du navire.

Et nous repartons sur la mer poissonneuse, chacun frappant de sa rame, en cadence, l'eau qui blanchit sous les coups.



Le cyclope

Bientôt nous approchons du pays des Cyclopes.

Les Cyclopes sont des géants, fils de Poséidon, le dieu de la mer. Ils n'ont qu'un œil au milieu du front et habitent dans des cavernes. Ils ne savent pas cultiver leurs terres et vivent de l'élevage des chèvres et des moutons.

Je laisse le gros de notre flotte dans une île. Avec mon équipage je m'avance vers la côte escarpée, où j'aperçois l'entrée d'une caverne, ombragée par des lauriers. Je veux savoir si le Cyclope qui y demeure connaît les lois de l'hospitalité. J'emporte, pour lui en faire cadeau, une outre de peau pleine d'un vin délicieux.

Je quitte mon bateau et n'emmène avec moi que douze hommes. Nous escaladons la montagne et traversons une cour fermée par un épais mur de pierre, avant de pénétrer dans la caverne. Elle est immense, propre et en ordre : les récipients de métal brillent, les fromages s'égouttent sur des étagères, agneaux et chevreaux sont parqués par âge dans des enclos, les nouveau-nés à part. Le maître des lieux n'est pas là.

Au lieu de compatir à notre sort, le Cyclope saisit dans ses grosses mains deux de mes gens, leur écrase la tête contre le sol, les porte à sa bouche, les dévore en entier, muscles, os et moelle, arrose le tout de grandes lampées de lait et s'endort au milieu de ses bêtes.

Comme j'aimerais pouvoir plonger mon épée dans le creux de son estomac, là où la chair est la plus tendre... Mais ensuite comment sortir de la caverne ? Blottis les uns contre les autres, nous passons la nuit sans dormir.

Dès que paraît l'Aurore aux doigts de rose, le Cyclope se réveille, s'étire, prend deux autres de mes hommes pour son déjeuner, trait ses brebis et sort avec elles, ôtant et remplaçant l'énorme pierre qui bouche l'entrée comme s'il s'agissait d'un caillou.

Quand enfin il s'en est allé, je réfléchis au moyen de nous venger de lui. Je remarque alors un tronc d'olivier, aussi long qu'un mât de bateau, qui doit lui servir de massue et qu'il a laissé sur le sol. Mes hommes et moi, nous le soulevons avec peine ; nous le polissons, nous en taillons l'extrémité en pointe et la faisons durcir au feu. Ensuite nous le cachons sous la litière des bêtes.





Éole, le pays des Lestrignons

Nous atteignons bientôt l'île d'Éole, le dieu des Vents. C'est une île flottante, encerclée par une haute muraille de bronze. À l'intérieur de son palais, Éole vit avec sa femme et ses douze enfants. Ils festoient toute la journée et la bonne odeur de la viande grillée se répand dans leur demeure.

Éole nous traite magnifiquement pendant un mois. Je lui raconte par le menu les combats devant Troie et le départ de la flotte grecque victorieuse. Je lui avoue que, moi aussi, j'aimerais pouvoir rentrer chez moi. Il me donne alors un sac de cuir, en me recommandant de ne pas l'ouvrir ; il le noue avec une cordelette d'argent : dedans il a enfermé tous les vents violents – excepté Zéphir poussera doucement nos bateaux vers Ithaque.

Pendant neuf jours et neuf nuits, nous naviguons sans arrêt. Nous apercevons notre île dans la brume, à l'aube du dixième jour ; nous distinguons même les feux qu'allument les bergers dans la montagne. Au cours du trajet, je n'ai pas lâché une



Le pays des morts

Lorsque apparaissent les premiers signes du printemps, mes compagnons m'interpellent :

– Ulysse ! Il serait temps de reprendre la mer ! Ne veux-tu pas revoir la maison de tes pères ?

Je vais trouver Circé et lui rappelle sa promesse de nous aider.

– Eh bien ! partez puisque vous le voulez ! me répond-elle. Mais écoute-moi bien, Ulysse. Va d'abord consulter l'Ombre de Tirésias, le devin. Lui seul pourra prédire les obstacles que tu rencontreras sur ta route. Pour cela, tu dois te rendre dans le royaume d'Hadès, au Pays des Morts.

– Au Pays des Morts ! Déesse, tu n'y penses pas ! Le sombre Pays où par milliers s'assemblent les Ombres, le Pays d'où aucun vivant n'est revenu ?... Et quel pilote m'y conduirait ?

– Tu n'as pas besoin d'un pilote. Hisse tes voiles blanches et le vent du Nord conduira ton bateau. Quand tu auras franchi le fleuve qui entoure le domaine d'Hadès, arrête-toi et offre aux Morts du lait avec du miel, du vin et de l'eau pure. Égorge ensuite un agneau et une brebis noire. Tu laisseras les Morts dont tu veux entendre la voix goûter au sang répandu. Va sans crainte !






Les sirènes. Charybde et Scylla

Nous retournons dans l'île de Circé pour une courte escale. La fille du Soleil, entourée de ses servantes, nous accueille avec bonté.

– Pauvres gens ! nous dit-elle de sa voix mélodieuse, vous n'êtes pas au bout de vos peines ! À peine sortis du royaume d'Hadès, vous devez repartir sur la mer poissonneuse. En attendant, ce soir, mangez ! buvez !

Pendant que mes hommes se régalent, Circé me prend à part et m'explique comment faire pour échapper aux dangers qui nous menacent.

Le lendemain matin, nous partons dès que paraît l'Aurore aux doigts de rose. La déesse nous envoie une brise qui gonfle nos voiles. Bientôt nous arrivons en vue de l'île des Sirènes, ces femmes-oiseaux dont les chants attirent irrésistiblement les matelots. Malheur à ceux qui les écoutent ! Ils ne revoient jamais leur pays et leurs ossements jonchent le rivage.

The illustration depicts a wooden ship on a dark sea with stylized waves. Several sirens with green wings and red hair are shown: one is perched on the ship's mast, another is swimming in the water to the left, and another is swimming to the right. The ship's hull features a large, prominent blue eye. The sky is a pale, hazy blue with soft, circular light patterns. The overall style is whimsical and artistic.

Comme le vent est tombé, nous avançons à la rame. Sur le conseil de Circé, j'ai bouché les oreilles de mes gens avec de la cire, afin qu'ils n'entendent pas les Sirènes et ne soient pas tentés de s'approcher d'elles. Mais moi, je veux les écouter. Debout, solidement attaché au mât, j'ai demandé à mes hommes de resserrer mes liens au cas où je leur ordonnerais de me libérer. Et j'écoute, de toutes mes oreilles, j'écoute les douces voix enchanteresses.

Viens, Ulysse, viens, toi, le Grec le plus célèbre,
Arrête ton vaisseau pour entendre nos voix !
Jamais aucun marin n'a vogué jusqu'ici
Sans écouter les chants qui sortent de nos lèvres,
Sans être, grâce à nous, enrichi d'un savoir.
Car nous savons les maux que vous avez subis,
Infligés par les dieux, dans les plaines de Troie,
Nous savons ce qui meurt et savons ce qui vit
Sur votre terre à vous, la terre nourricière.

Elles chantent et je n'ai qu'un désir : être auprès d'elles pour les entendre mieux. D'un froncement de sourcil, je commande à mes gens de me détacher. Courbés sur la rame, ils se hâtent d'autant plus, tandis qu'Euryloque resserre mes liens à m'étouffer.

Enfin nous dépassons l'île des Sirènes. Elle n'est plus qu'un point à l'horizon et les chants admirables s'affaiblissent et meurent dans le lointain. Alors les rameurs ralentissent, ôtent la cire de leurs oreilles et me détachent du mât.

Ils jurent solennellement et, comme les vents se déchainent, nous tirons le bateau au sec, nous mangeons et nous endormons.

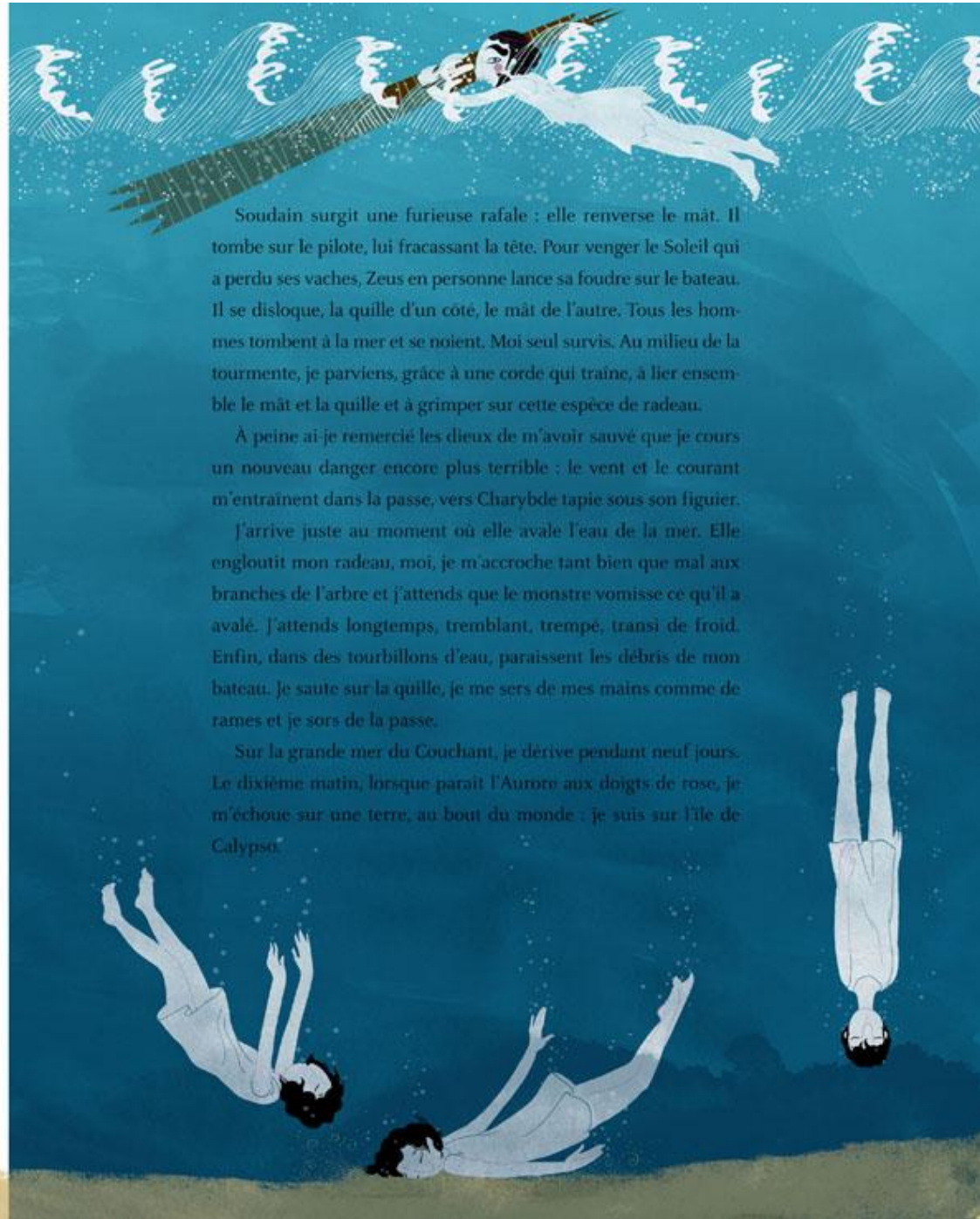
La tempête fait rage pendant un mois et nous empêche de reprendre la mer. Nos vivres sont épuisés. Les hommes chassent et pêchent ce qu'ils peuvent trouver – peu de chose – pour apaiser leur faim. Je suis inquiet.

Je quitte un jour le campement pour aller à l'écart prier les dieux : qu'ils nous soient favorables et que la mer se calme !

Quand je reviens parmi mes gens, je sens l'odeur de la viande grillée. Je proteste, je menace. Trop tard ! Je devine ce qui s'est passé. En mon absence Euryloque – encore lui ! – a persuadé ses compagnons de prendre quelques-unes des bêtes du Soleil pour les faire rôtir.

– Peu importe que nous perdions bientôt la vie, affirme-t-il en me défiant du regard, mais le pire est bien de mourir de faim. Quelle affreuse agonie ! Et nous avons choisi les plus belles parmi les vaches au large front, aux cornes torsadées. Nous avons offert une part aux dieux, nous avons dévoré le reste !

Six jours s'écourent ainsi, à faire bonne chère. Le septième jour, comme les vents se sont apaisés, nous mettons notre vaisseau à l'eau et bientôt nous hissons les voiles et voguons vers le large.



Soudain surgit une furieuse rafale : elle renverse le mât. Il tombe sur le pilote, lui fracassant la tête. Pour venger le Soleil qui a perdu ses vaches, Zeus en personne lance sa foudre sur le bateau. Il se disloque, la quille d'un côté, le mât de l'autre. Tous les hommes tombent à la mer et se noient. Moi seul survivs. Au milieu de la tourmente, je parviens, grâce à une corde qui traîne, à lier ensemble le mât et la quille et à grimper sur cette espèce de radeau.

À peine ai-je remercié les dieux de m'avoir sauvé que je cours un nouveau danger encore plus terrible : le vent et le courant m'entraînent dans la passe, vers Charybde tapie sous son figuier.

J'arrive juste au moment où elle avale l'eau de la mer. Elle engloutit mon radeau, moi, je m'accroche tant bien que mal aux branches de l'arbre et j'attends que le monstre vomisse ce qu'il a avalé. J'attends longtemps, tremblant, trempé, transi de froid. Enfin, dans des tourbillons d'eau, paraissent les débris de mon bateau. Je saute sur la quille, je me sers de mes mains comme de rames et je sors de la passe.

Sur la grande mer du Couchant, je dérive pendant neuf jours. Le dixième matin, lorsque paraît l'Aurore aux doigts de rose, je m'échoue sur une terre, au bout du monde : je suis sur l'île de Calypso.



Nausicaa et les Phéaciens

Au bout de dix-sept jours, j'aperçois une terre, posée comme un bouclier sur la mer brumeuse. Je ne dois plus être très loin d'Ithaque et je m'en réjouis. Hélas ! Mon bonheur est de courte durée.

Voici que les vents, tous ensemble, se lèvent, furieux, la mer se déchaîne, le ciel se couvre de nuages si épais qu'il fait nuit en plein jour. Je comprends que Poséidon me poursuit toujours de sa haine. Vais-je me noyer si près du but ? Ah si seulement j'avais connu une mort glorieuse, en tombant sous les murs de Troie, plutôt que cette fin misérable dans les remous de l'eau !

Comme je me fais cette réflexion, une vague énorme s'abat sur moi et met mon radeau en pièces. Je tombe à l'eau, je m'enfonce, mais je résiste et je remonte à la surface, soufflant, crachant, la tête dégoulinante. Je me hisse sur ce qui reste du radeau, lorsqu'une vague gigantesque, encore plus haute que la précédente, s'écroule sur moi et disperse les longues planches comme des brins de paille. Je réussis pourtant à m'accrocher à l'une d'elles,



Puis le festin commence et tout se déroule comme je l'ai prévu. Pénélope fait disposer les haches, puis, avant de lancer la flèche, propose aux jeunes hommes de tendre le grand arc d'Ulysse, qu'elle a fait chercher. Chacun s'y essaie, même Télémaque. Aucun ne réussit.

Alors je demande, d'un air innocent, à l'essayer, moi aussi. Pénélope m'approuve aussitôt. Les uns rient en me regardant. Antinoos proteste avec violence. Il m'insulte, je reste calme. La situation s'envenime, alors Télémaque intervient : c'est à lui de décider, n'est-il pas le jeune maître de la maison ? Que sa mère remonte dans son appartement, ce n'est pas une affaire de femme.

Pénélope obéit et le porcher me met l'arc dans la main. Je le soupèse, l'examine pour voir s'il peut fonctionner : il n'a pas servi depuis vingt ans ! Puis, sans effort, je le tends, du doigt fais vibrer la corde : elle rend un son clair. Du carquois posé devant moi, je sors une flèche. Le trait part et traverse les trous des douze haches en ligne droite. À ce moment le tonnerre résonne : c'est Zeus qui lance sa foudre. Mauvais présage pour les prétendants.



Je me tourne vers eux :

– Maintenant à vous de festoyer ! Le repas va être servi à tous ceux qui sont ici !

Et je lance ma deuxième flèche à Antinoos alors qu'il est en train de boire. Le trait lui transperce la gorge. Le jeune homme tombe à la renverse, entraînant la table. Tous crient et se dressent. Télémaque a saisi sa lance et son épée, les autres cherchent en vain des armes sur les murs.

La mêlée devient générale. Eumée et le bouvier nous aident, mais nous ne sommes que quatre hommes contre la foule des prétendants. Heureusement qu'Athéna est avec nous. Elle lève son bouclier au-dessus des combattants, spectacle terrifiant.

Quand tout est terminé, je fais nettoyer la salle.

La nuit s'achève. Bientôt apparaîtra l'Aurore aux doigts de rose. Et j'irai retrouver Pénélope.

